

Toponymie et cartographie de l'imaginaire

Projections de notre appréhension du monde, les toponymes nous permettent de modeler notre petit coin du cosmos. Mais nous les employons aussi pour circonscrire nos univers oniriques et, à tort ou à raison, pour les rationaliser.

Sous la plume de nos collaborateurs, les toponymes vous dévoileront leurs traits de caractère. Par exemple, au Québec et au Canada, ils sont autochtones et polymorphes alors que les toponymes celtisants, eux, se parent d'idéologie. Les toponymes nippons revêtent pour leur part des atours extravagants, et les russes jouent les augustes facétieux ou poétiques. Et si certains lieux sont affligés du syndrome de l'identité multiple, ils se trouvent réduits, dans les zones dévastées du globe, à l'état de réminiscence collective.

Outre la fonction de rectitude linguistique et sociale qui meuble le quotidien des traducteurs, ce qui nous intéresse ici, c'est le rapprochement entre l'imaginaire et le réel, qui passe nécessairement par la désignation des lieux et l'entendement que nous nous en faisons. Myriam Hallé et Marie-Ève Bisson, de la Commission de toponymie du Québec, nous présentent la démarche suivie dans la gestion du patrimoine toponymique du Québec, dans lequel la préservation de l'héritage historique est au cœur des préoccupations. Qui dit préservation de la mémoire, dit nécessairement prise en compte et réhabilitation du substrat autochtone, comme nous le rappellent Ludger Müller-Wille et Philippe Charland, respectivement pour le Grand Nord et les toponymes de langue abénaquise. Au Japon, étrangement, comme le souligne Michel Richard, la moindre colline porte un nom mais les rues des villes en sont dépourvues.

Qu'il s'agisse de la Bretagne ou de la Russie, les toponymes se font les porteurs de l'histoire réelle ou de l'interprétation qu'on lui accorde. Françoise Morvan nous fait découvrir une lecture régionaliste où se mêlent le poids du passé et ses vicissitudes, la langue, la culture et le tourisme. L'Histoire en mouvement a permis à la Russie de se réapproprier les appellations traditionnelles comme Saint-Petersbourg, et Yana Denisova nous emmène à la découverte de territoires recréés dans la langue populaire que l'on ne retrouve sur aucune mappemonde.

Jennifer Ocquidant décrit les difficultés auxquelles on se trouve confronté lorsqu'il s'agit de traduire en français les toponymes étrangers puisqu'il faut tenir compte, entre autres, des aspects culturels et historiques. Dans ce dossier, nous vous invitons à découvrir notre monde géographique sous ses aspects les plus divers.

Nous tenons à remercier Michel Richard, chargé de cours de langue japonaise au CETASE, qui nous a suggéré le thème de ce dossier. ➤

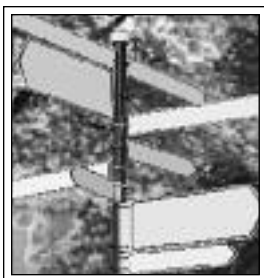


**Didier Lafond, trad. a.
Sébastien Stavriniadis, trad. a.**

La toponymie du Québec : un creuset linguistique

○
La Commission de toponymie a pour mission de normaliser les toponymes selon des critères s'appuyant sur l'origine linguistique autochtone, anglaise ou française des noms de lieux. Mais de nouvelles appellations représentant la diversité des communautés culturelles prennent leur place sur la carte du Québec d'aujourd'hui.

Par Myriam Hallé



Le Québec, vaste territoire aux centaines de milliers de lacs et au relief marqué, a été nommé par ceux qui l'ont exploré, fréquenté et habité. Le paysage toponymique qui pourrait paraître, de prime abord, assez homogène se révèle plutôt un pot-pourri linguistique.

On le constate d'abord par les noms des entités naturelles : Lac de la Babiche (Rivière-Mistassini, Saguenay-Lac-Saint-Jean), Pointe Tracadigache (Carleton-sur-Mer, Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine), Île Kaugaq (Rivière-Koksoak, Nord-du-Québec), Lac Fadzean (Réservoir-Dozois, Abitibi-Témiscamingue), Lac Glück (Lac-Nilgaut, Outaouais) ou Lac Zelano (Rivière-aux-Outardes, Côte-Nord). De leur côté, les noms des voies de communication sont tout aussi diversifiés quant à leur origine linguistique : Chemin Coveduck (Bromont, Montérégie), Rue Manolakos (Val-David, Les Laurentides), Rue Mohammed-El-Sabh (Rimouski, Bas-Saint-Laurent), Rue Barkoff (Trois-Rivières, Mauricie) ou Rue Ponce-De León (Montréal).

Cette diversité linguistique contemporaine se manifeste dans les couches de toponymes, dans les aires distinctes qu'elles désignent, ainsi que dans les noms de lieux eux-mêmes, qui s'apparentent parfois à de véritables poupées russes. Bien que les couches des noms autochtones, français et anglais recouvrent une bonne partie du territoire québécois, l'immensité et la géographie de celui-ci ont façonné une stratigraphie toponymique spécifique pour chacune des régions du Québec.

Prenons l'exemple de Whapmagoostui, municipalité de village cri sise à l'embouchure de la Grande rivière de la Baleine dans la baie d'Hudson. Le lieu, dont le nom évoque le grand mammifère marin, est aujourd'hui connu sous au moins cinq appellations. À partir des années 1940, l'endroit est désigné par l'adaptation anglaise Great Whale River, puis par Poste-de-la-Baleine, en usage à partir de 1961. Puis, Kuujuaq (grande rivière), utilisé par les Inuits de la municipalité de village nordique contiguë, appellation remplacée ensuite par Kuujuarapik (petite grande rivière) pour distinguer ce lieu d'un autre Kuujuaq (ancien Fort-Chimo), situé non loin de la baie d'Ungava. L'histoire de plusieurs noms de lieux peut se raconter de la même façon.

Le caractère multilingue est présent dans les toponymes eux-mêmes, qui possèdent des constituants toponymiques de langues différentes, par exemple Lac Kakatso-le-Corbeau (Lac-Walker, Côte-Nord), Fosse Matalik d'en Bas (Sainte-Florence, Bas-Saint-Laurent), Pagan Falls (Low, Outaouais) ou Le Southwest Breaker (Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine).

Sur les quelque 1 300 nouveaux noms que la Commission de toponymie présente, bon an mal an, un grand nombre sont issus des propositions de citoyens, d'organismes et de municipalités. Ces dernières se montrent généralement soucieuses de la représentativité de leur population dans la toponymie de leur territoire et, ainsi, proposent des noms d'origines diverses, que la Commission évalue par rapport à ses critères de choix et à ses règles d'écriture. Outre les nombreuses municipalités qui présentent des noms d'origines européennes, certaines font preuve d'audace, telle Saint-Donat (Lanaudière), qui compte six noms de voies de communication d'origine coréenne, à l'image du lieu de provenance de ses arrivants plus récents.

Le site Web de la Commission de toponymie constitue un outil précieux pour quiconque s'intéresse aux noms de lieux du Québec, et plus spécifiquement à la langue des toponymes. Il est possible d'utiliser ce dernier aspect comme critère de recherche grâce au mode *Recherche avancée* de la Banque de noms de lieux du Québec. Outre le français, l'anglais et la dizaine de langues autochtones, les options *Autre langue* ainsi que *Langue inconnue* comptent au nombre des choix possibles. On apprend que la banque contient 4 150 noms de lieux dont au moins une composante appartient à une langue autre que le français, l'anglais, l'inuktitut ou une langue amérindienne.

Le français partagé

L'adoption en 1977 de la *Charte de la langue française* a favorisé la présence du français dans les toponymes, d'abord dans le générique (rue, lac, parc, etc.), puis dans les points cardinaux inclus dans les noms de voies de communication lorsque ceux-ci renseignent sur l'identité d'un tronçon par rapport à un autre ou sur la direction de la voie. L'utilisation d'une autre langue que le français est possible dans la partie spécifique du toponyme, si l'usage local l'atteste, comme dans les noms suivants : Rue du Cottage Sud (Morin-Heights, Laurentides) et Chemin Gold Mine Nord (Bristol, Outaouais), Rivière Metgermette Nord (Saint-Côme-Linière, Chaudière-Appalaches).

Notons que dans les cas où une forme française et une forme dans une autre langue sont en usage, la Commission privilégie la première, si son usage local est significatif. Pour en faire la vérification, on a recours à des enquêtes locales. Au Québec, à la différence de certaines régions ontariennes, il n'y a pas de

doubles appellations officielles. La présence de doublets va à l'encontre du principe d'univocité selon lequel un nom ne désigne qu'un seul lieu, et celui-ci ne porte qu'un seul nom officiel. Il arrive parfois qu'un lieu soit désigné par un nom officiel en usage dans une langue, et qu'un nom d'une autre langue soit également usité.

Les noms de lieux autochtones

Le caractère éminemment particulier de la toponymie autochtone a incité la Commission à se doter d'une politique spécifique en la matière.

Ce volet constitue actuellement un corpus de 15 202 noms officiels, dont plus du quart est composé des toponymes inuits. Ces noms de lieux autochtones ont été relevés lors des inventaires réalisés au fil des ans, principalement de la fin des années 1960 aux années 1980, et ce, souvent par des intervenants appartenant aux communautés concernées. Ces chantiers de recherche ont notamment permis la publication de six ouvrages présentant la toponymie autochtone du Québec, soit celle des Abénaquis, des Attikameks, des Naskapis, des Algonquins, des Hurons-Wendats et des Cris.

Les problèmes liés au traitement des noms autochtones sont nombreux. Souvent relevés à l'occasion d'entrevues, notamment avec des aînés, ces toponymes ne sont parfois connus que d'une poignée de personnes. Celles-ci ignorent souvent comment écrire correctement le nom. Celui-ci peut avoir été, auparavant, entendu et transcrit par des non-autochtones, et il peut en avoir résulté de multiples formes (traduction, diminutif, etc.). Pour en venir à une proposition de nom et de forme d'écriture, des recherches documentaires et le recours aux systèmes d'écriture normalisés, couplés à de nombreux échanges avec des experts et des membres de la communauté, sont incontournables.

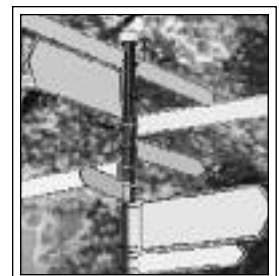
Des mots aux noms de lieux

Quelle que soit l'origine du toponyme, au départ, un travail de recherche doit tenir compte de toutes les sources de référence, le but d'un tel travail consistant à documenter le plus possible les occurrences d'un nom et des diverses appellations d'un lieu, ainsi que leur signification, leur origine et le motif de leur attribution. Fait suite à cette recherche une analyse fondée sur les critères de choix de la Commission qui balisent le choix des noms à officialiser. L'unicité du nom de lieu officiel et le choix des noms en usage sont les

principes les plus importants. On tient compte aussi de l'ancienneté, de l'originalité et de la pertinence d'éviter les homonymes.

Généralement, les noms de lieux déjà officiels le demeurent à moins que leur usage soit dépassé par celui d'un autre nom ou bien qu'une situation d'homonymie exige un changement de nom pour des raisons de sécurité. Des situations particulières, comme les fusions municipales de 2001, ont conduit plusieurs municipalités à réaliser l'harmonisation des noms de voies de communication pour réduire les dénominations identiques et, du coup, à effectuer davantage de modifications dans les noms officiels. Au cours de l'année 2009-2010, près de 370 noms officiels ont été modifiés. Mentionnons le nom 1^{re} Avenue (Saint-Joachim-de-Shefford, Montérégie), disparu au profit de l'extension de l'application de l'odonyme Rue de la Camerise. Le nom Rue Church (Waltham, Outaouais) a été remplacé par Rue de l'Église, plus usité. De plus, le nom Lac Noé-Gravel (Saint-Thomas-Didyme, Saguenay-Lac-Saint-Jean) s'est vu attribuer un statut officiel et a pris la place du toponyme Lac Magouche.

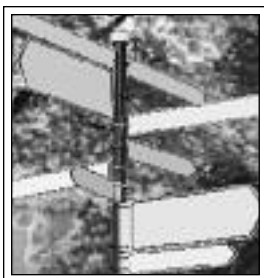
La toponymie du Québec est un trésor du patrimoine vivant, qui contient les apports linguistiques des communautés qui ont façonné l'histoire d'ici, et qui contiendra aussi les apports des communautés arrivées plus récemment. Concilier ces divers apports, voilà l'un des grands défis que la Commission de toponymie devra continuer de relever. ☺



Les toponymes se cachent pour revivre : la longue aventure de la toponymie autochtone

○
Longtemps oubliés ou sacrifiés de l'Histoire, les toponymes autochtones retrouvent leur légitimité.

par Philippe Charland



« Il y a quelques années, un Français de distinction, de passage en ce pays, examinant une carte de la province de Québec, laissa échapper cette exclamation : "Vous avez donc bien des sauvages dans votre province que la plupart de vos rivières, de vos lacs et même bon nombre de vos villages portent des vocables indiens !" [...] Oui, tout cela est exact, lui fut-il répondu ; avec un peu d'effort vous en trouveriez même des centaines d'autres, et cependant nous avons à peine onze mille sauvages dans la province, et encore ceux-ci sont-ils parqués dans des réserves particulières, ce qui neutralise en partie leurs relations avec les blancs » (Rouillard, 1917, p. 283).

C'est en ces termes qu'Eugène Rouillard, un des fondateurs de la Commission de géographie de Québec (CGQ), l'ancêtre de la Commission de toponymie du Québec (CTQ), commence son article intitulé : « À propos de noms sauvages ». Publié en 1917 dans le *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, que dirige Rouillard, cet article est en quelque sorte l'explication et la justification des actions de la CGQ durant cette période, alors qu'elle fait disparaître des milliers de toponymes. Ses efforts visent à nettoyer la carte du Québec de tout ce qui n'est pas français afin de prendre position face à l'« autre », dans ce cas-ci plus particulièrement l'Autochtone. L'officialisation des toponymes donne l'occasion de se débarrasser de « [...] la multiplicité des noms bizarres qui, à cause de leur aspect rébarbatif, ne laissent point que de causer une impression désagréable à l'étranger » (Rouillard, 1917, p. 283).

La *Loi créant la Commission de géographie de Québec* (10 Geo. V, ch. 24, section 9), sanctionnée le 14 février 1920, est d'ailleurs très claire à ce sujet dans sa section sur les « Règles concernant la nomenclature française : 12. N'accepter qu'avec réserve les noms géographiques formés de mots sauvages et rejeter autant que possible ceux de ces noms dont l'orthographe ou la prononciation sont difficiles ou dont la signification est douteuse » (CGQ, 1921, p. IX). Bien qu'elle encadre aussi l'utilisation des toponymes en langue anglaise, nous nous attarderons à la toponymie autochtone, quoiqu'il faille garder en tête que l'objectif est de régulariser l'usage des toponymes à travers un système francisé. Rouillard déclare d'ailleurs que « [...] s'il est ainsi permis à tout venant

de germaniser ou d'angliciser à son gré des vocables de provenance indienne, comment pourrait-on nous refuser, à nous de la province de Québec, le droit de les franciser ? » (Rouillard, 1917, p. 285). Ironiquement, de nombreux toponymes d'origine autochtone ont survécu à l'épreuve du temps (et de la CGQ) par le biais de la graphie anglaise.

Une toponymie très ancienne

Malgré ce rouleau compresseur qui a nettoyé le Québec, la création de la CTQ, quelque soixante ans plus tard, a permis le retour de nombreux toponymes disparus des cartes mais conservés dans l'oralité. C'est ainsi que de nombreux toponymes autochtones ont pu reprendre la place officielle qui leur revenait. Nous nous intéresserons ici plus particulièrement à la toponymie des Abénakis, une nation autochtone vivant dans le centre du Québec méridional, car elle illustre assez bien le phénomène présenté plus haut.

Le problème qui se pose, au départ, avec une partie de la toponymie abénakise et, par extension, avec la toponymie autochtone en général, réside dans le fait qu'elle est souvent très ancienne. Le passage du temps en a fait perdre la signification, que ce soit parce que le terme n'est plus usité ou encore que le toponyme a tellement été modifié que sa forme actuelle ne signifie plus rien. Par exemple, la présence des noms Magog ou Memphrémagog sur les cartes depuis des siècles en a altéré la signification. Toutefois, en retournant aux premières traces, il est possible de se faire une idée de la signification qui se détache notamment de leur forme biblique (la terre de Gog, le roi de Magog). Après analyse, il est possible d'obtenir *Namagok* (« à la truite de lac ») et *Mamihabagak* (« au très grand lac ») pour ces deux toponymes respectivement. Même chose pour Coaticook (*Koategok*, « à la rivière au pin »), Mégantic (*Namak8ntegw*, « rivière du camp au poisson ») et Massawippi (*Masawinebi*, « grande eau calme »).

De l'oral à l'écrit

Il faut aussi garder en tête que pendant longtemps, ces toponymes ont été transmis oralement et que lors de leur transfert à l'écrit, ils sont devenus une représentation de ce que l'auditeur pouvait entendre.



Village de Wôlinak

Photo : Frat Lambert (source Wikimedia commons)

L'exemple de Sartigan, dans la Beauce, est assez probant : avant de prendre sa forme actuelle, il a déjà été jusqu'à représenter un saint imaginaire (Saint-Igan) simplement en partant de *Msakik8n* (« plusieurs champs »). Un phénomène semblable s'est produit avec deux toponymes abénakis modernes, Odanak (« au village ») et Wôlinak (« à la baie »), qui désignent les deux réserves abénakises où, malgré le peu de transformation subie, c'est une traduction erronée qui survit dans l'imaginaire, le premier étant souvent traduit par « chez nous » et le second par « rivière aux nombreux détours », entre autres.

Pour terminer, il importe de noter que la toponymie autochtone, au-delà de simple objet d'étude, est aussi un outil de représentation géographique du territoire et, par le fait même, de la culture autochtone.

Dans cette perspective, on peut dire que les villes modernes du Québec ont aussi été nommées par les Abénakis. Quelquefois on reprenait le toponyme original en le prononçant à la façon abénakise (*Molian* pour Montréal). On pouvait par ailleurs l'associer à une entité physique située à proximité, par exemple Sherbrooke (*Kchi nikitwtegwak*, « grandes fourches », en référence à l'endroit où la rivière Magog se jette dans la Saint-François), ou à la faune ambiante, comme c'est le cas de Yamaska qui, selon la traduction

que nous pouvons en faire (*Wa Maska*), signifierait « ce crapaud-ci ». Toutefois, il y a d'autres hypothèses au sujet de ce dernier toponyme. Selon ce qu'il est possible de tirer de sa première présence sur les cartes, il pourrait être une interprétation abénakise d'un toponyme algonquin à l'origine, *Ouapmasca sipi*. Une autre hypothèse veut que le toponyme ait été mal recopié lors de sa première transcription en langue abénakise et, alors, sa signification en algonquin et en abénakis se rejoindraient pour nous donner « crapaud blanc ».

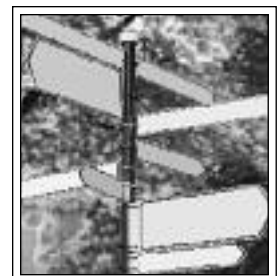
Bibliographie

Commission de géographie de Québec. 1921. *Les noms géographiques de la province de Québec*. Québec : Commission de géographie de Québec, 158 p.

CHARLAND, Philippe. 2005. *Définition et reconstitution de l'espace territorial du nord-est américain : la reconstruction de la carte du W8banaki par la toponymie abénakise au Québec*. Thèse de doctorat, département de géographie, université McGill. Montréal : Université McGill, 364 p.

ROUILLARD, Eugène. 1917. « A propos de noms sauvages ». *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 11, no. 5, p. 283-285.

1. Dans la langue abénakise moderne, le symbole « 8 », qui apparaît ici dans ce toponyme, représente un son qui n'existe pas en français et se prononce quelque part entre le « an » et le « on ». À ne pas confondre avec le « 8 » des textes autochtones des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, qui remplaçait le « w », inexistant dans le français de l'époque.



NDLR : Ce texte a été rédigé avant les tristes événements survenus au Japon en mars.

Au petit coin... loin de chez vous!

○
Au Japon, le moindre lieu est associé à une divinité ou porte un nom déroutant ou exotique. Mais les rues n'ont pas de nom...

Par Michel Richard

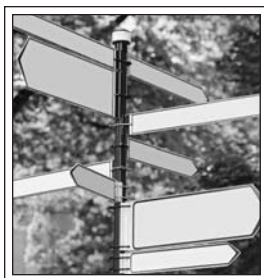
Un pur délice qui fait sourire tous ceux qui étudient le japonais, même les plus blasés : lors d'une première visite dans l'île méridionale des « Neuf provinces » (Kyūshū), il est quasi impossible de rater, à la sortie de la ville dite des « Vastes rizières » (Hakata), ce nom de quartier laissant en apparence peu de place à l'imagination : 御手洗. Sourire garanti, disais-je, car ces trois caractères chinois indiquent habituellement un autre endroit, assez discret celui-là, qui est le « petit coin ». Peut-on vraiment imaginer habiter un endroit portant un nom pareil? Loin de Hakata, il y a ailleurs au Japon une ville qui porte ce même nom, des petites rivières également. Les mêmes caractères chinois sont aussi utilisés pour indiquer un nom de famille. Il y a même des sanctuaires affublés de ce nom, et il semble que ces derniers soient à l'origine de la prolifération de ce nom de lieu assez particulier. En effet, à l'entrée d'un sanctuaire shintoïste se trouve invariablement un « honorable » (御) endroit où les visiteurs doivent se laver (洗) les mains (手) et la bouche pour se purifier. Or, des sanctuaires shintoïstes, il y en a pour ainsi dire partout.

D'ailleurs, il n'y a pas que les étrangers qui se régalaient ainsi au Japon; les Japonais eux-mêmes s'amusaient des noms de lieux de leur pays, et pour cause. Du sud au nord, à l'ouest comme à l'est, le Japon fourmille de noms de lieux plus étranges et exotiques les uns que les autres. Dans la préfecture de Tokushima, sur l'île des « Quatre pays » (Shikoku), il y a dans la ville de Anan un quartier portant le nom de Sakari. Il n'y a là rien d'extraordinaire, mais la transcription en kanji ne manque pas de surprendre : 十八女, soit « femme de 18 ans », ou encore « 18 femmes ».

Passons les célèbres Ubasuteyama et Kosutegawa, ces « montagnes où jeter les vieilles femmes » ou « rivières où jeter les enfants ». Ici, la légende rivalise avec la réalité, et l'emporte finalement, semble-t-il. La ville d'Obama, dans la préfecture de Fukui est par contre bien réelle, tout comme cette montagne, Nihonkoku, marquant la frontière entre les préfectures de Niigata et de Yamagata, dont le nom signifie rien de moins que « Pays du Japon ». On se serait cru pourtant sur la planète Mars, avec tous ces noms bizarres.

À propos de Yamagata, je suis déjà allé dans un village de montagne du nom de Jinego, « Les enfants de l'année prochaine ». C'était un 10 mai, et ce jour-là, les paysans étaient occupés à faire fondre, avec des lance-flammes, le mètre et demi de neige qui couvrait encore leurs rizières. Sans aucun doute, les hivers sont longs à Jinego et on y a amplement le temps de fabriquer année après année des enfants. Pour les nourrir par contre, ça semble être un peu plus compliqué. Dire que non loin de là, il y a un village de pêcheurs du nom de Akumi (鮎海). Eux, c'est la mer qui doit les embêter. Le nom du village signifie « dégoûté de la mer »!

Bien réels sont aussi les arrêts d'autobus portant des noms aussi charmants que Gokuraku, « Le paradis », Kantan, « La simplicité », et Yamanokami, « La divinité de la montagne ». Il y a là une certaine logique qui est tout à fait défendable. Par contre, des arrêts comme Kaishamae, « Devant la compagnie », Deguchi, « La sortie », et Torontoron, « Les deux yeux vitreux », laissent pantois. Évidemment, si le chauffeur a trop bu, il n'est pas impossible qu'il en vienne à confondre



Michel Richard est chargé de cours de langue japonaise au Centre d'études de l'Asie de l'Est de l'Université de Montréal.



À partir de la droite : nagasaki kaidô himi (Himi, sur la route de Nagasaki); harakirizaka (« la pente de l'éventreur » ou encore « la pente où s'éventrer »)

entrée et sortie pour nous laisser devant une compagnie sans nom. Mon appellation préférée est tout de même celle de la gare Jina (地蔵), dans la préfecture de Shizuoka. C'est remarquable pour une gare, n'est-ce pas, de s'appeler « Nom de lieu », ou « Toponymie » ?

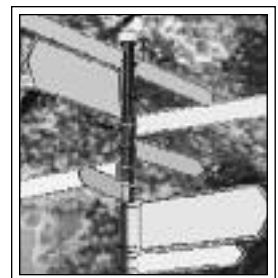
Il y a tant à faire, nom d'un nom !

Dans le cas du Japon, nous n'en sommes pas à un paradoxe près. Dans ce pays, toutes les montagnes, toutes les collines, tous les ruisseaux, toutes les pentes portent un nom, ce qui peut parfois être très drôle. À Tokyo, il y a une de ces pentes qui se nomme Dangozaka, soit la « Pente des boulettes de farine de riz ». Près de Nagasaki, c'est Harakirizaka, la « Pente où s'éventrer ». Il va de soi que les gares aussi portent un nom, ce qui est le cas également de tous les arrêts d'autobus, qui en plus sont annoncés par le chauffeur (ou une machine), dans les grands centres urbains comme dans les petites villes. C'est absolument génial pour se repérer... tant qu'on reste dans le véhicule. C'est une fois descendu qu'il y a un hic, car il faut apprendre à se débrouiller dans un dédale de rues sans nom, devant des édifices apparemment sans adresse. Les Japonais se guident les uns les autres en dessinant des cartes sur des bouts de papier, ou en s'envoyant des cartes Google par téléphone. Dans ces conditions, imaginez que vous devez prendre un taxi...

Autre paradoxe : en tant que science, la toponymie n'en est qu'à ses premiers balbutiements au Japon. Il n'y a aucun programme universitaire qui s'y consacre, bien que récemment certains chercheurs ont permis de faire avancer un peu les choses. Ces derniers sont par contre les premiers à insister pour dire que la toponymie japonaise n'est pas une science. Mais pourquoi en est-il ainsi ? Parce que jusqu'à tout récemment, ce sont surtout des ethnologues entichés de culture régionale mais sans formation adéquate qui se sont intéressés à la signification des noms de lieux au Japon. D'autres chercheurs ont également utilisé l'angle qu'est l'origine de l'argot japonais pour tenter d'analyser les noms de lieux.

Il y a aussi un troisième facteur, probablement plus déterminant que tous les autres : l'utilisation des kanji, soit les caractères chinois. Ces derniers ne sont pas qu'un simple alphabet, ou un simple syllabaire. Ils sont à la fois un indice du sens et de la prononciation. Ainsi, il est très difficile de faire abstraction de ces caractères chinois quand vient le temps de faire de la toponymie une science ; les chercheurs deviennent facilement esclaves des kanji, car ces derniers parlent, évoquent des sens, sous-entendent des sons. Jusqu'à tout récemment, le résultat a été un mélange assez hétéroclite d'interprétations du sens à partir des kanji et de suppositions de la signification à partir des prononciations.

L'avenir sera passablement différent ; en ce moment, ce sont les historiens qui ouvrent de nouvelles avenues, notamment ceux qui se consacrent à la géographie historique ou à la période du moyen-âge. Le Japon a donc pris beaucoup de retard dans ce domaine, et disons les choses franchement, c'est tant mieux ! Car il reste beaucoup à faire, dans un domaine qui au Japon est pour le moins amusant. Et pour cause ! Par exemple, vous saviez que dans la préfecture d'Aomori, il y a un endroit qui se nomme Shikkari, ce qui évoque « sérieusement, fermement », mais dont les kanji sont 尻尾, ce qui peut signifier « avoir l'arrière-train épuisé » ? Hum... Au petit coin... loin de chez vous ! ☺



Des toponymes atypiques

○
Trouver des sources fiables pour vérifier l'orthographe officielle de certains toponymes rares n'est pas toujours une mince affaire.

Par Jennifer Ocquidant

Bombay ou Mumbai, Birmanie ou Myanmar, Biélorussie ou Bélarus... qui n'est pas resté perplexe devant le choix à faire entre le nouveau ou l'ancien nom d'une ville, d'une région ou d'un pays? Mais les choses se compliquent encore davantage lorsque vous avez affaire à des noms comme Menik Farm, Galcayo, Balbala, Naw Zad ou encore Gulshane-e-Iqbal, tous à l'orthographe plus inhabituelle et énigmatique les uns que les autres.

Travaillant pour une organisation médicale humanitaire présente dans quelque 70 pays, il m'arrive souvent de rencontrer dans les textes que je traduis ou que je révise des noms de villages isolés, de rivières lointaines ou de zones contestées des quatre coins du monde. Comment faire pour m'assurer de leur orthographe exacte lorsque les seules occurrences du nom recherché se trouvent dans des sources de ma propre organisation? Et puis-je me fier à des sites comme Google Maps ou Wikipédia?

terme. S'ajoute à cet aspect une dimension qu'on peut qualifier de « poids de l'histoire ». Malgré ce lourd passé, les toponymes sont maintenant amenés à évoluer, et une tentative de standardisation vise désormais à répondre aux exigences de la modernité.

Aspects historiques

Chaque langue note les toponymes d'une autre langue selon un certain usage qui existe parfois depuis des siècles et qui dépend en grande partie de facteurs culturels.

Si la traduction des toponymes étrangers ou exonymes tend souvent à une appropriation, leur dénomination se teinte d'idéologie à l'encontre de toute systématique, au hasard des alliances, de ce qui est censé être « politiquement correct » ou, au contraire, des inimitiés géopolitiques.

De même, plus un toponyme étranger aura de liens historiques avec une culture donnée, plus on aura tendance à le traduire et inversement. Cela en dépit des recommandations des Nations Unies en matière de traduction des toponymes.

Faire face aux défis de la modernité

Les noms géographiques suscitent un intérêt de plus en plus grand, motivé par l'évolution permanente de leurs usages due à de nombreux facteurs, dont la multiplication des échanges internationaux et le développement des voyages à l'étranger.

En 2000¹, la Commission nationale de toponymie française a stipulé :

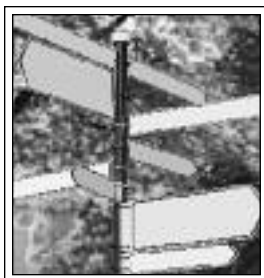
« [...] que les toponymes constituent une catégorie de noms propres *formant un ensemble hétérogène*; que la plus grande partie des toponymes désignant des lieux situés à l'étranger n'ont pas d'emploi dans l'usage courant; que traditionnellement, l'écriture des noms propres est fixée par la coutume, l'usage et la pratique, et aussi dans certains cas par décision administrative, que les instances internationales, en particulier le Groupe d'experts des Nations Unies pour les noms géographiques, ont émis des recommandations visant à *réduire l'utilisation des exonymes et à ne pas en créer de nouveaux afin de faciliter la normalisation internationale*; qu'il importe de conserver le patrimoine toponymique de langue française, mais aussi *de répondre aux impératifs modernes de la communication et des échanges internationaux*, [...] »

Cette constatation, à l'heure même de la mondialité (et non plus la mondialisation), a engendré un besoin de standardisation des noms géographiques en vue d'une meilleure compréhension internationale.

SIMPLE À PREMIÈRE VUE, LA TRADUCTION DES NOMS LOCATIFS, OU TOPONYMES, POSE UN CERTAIN NOMBRE DE PROBLÈMES D'ORDRE À LA FOIS LINGUISTIQUE ET CULTUREL.

Simple à première vue, la traduction des noms locatifs, ou toponymes, pose un certain nombre de problèmes d'ordre à la fois linguistique et culturel. Les nombreuses graphies différentes utilisées au cours des années rendent le travail ardu. Traduire, laisser tel quel « en faisant confiance » au texte source? Et dans le cas d'une traduction, laquelle choisir? Car selon les dictionnaires ou les sources, il existe des divergences, des préférences qui ne sont pas sans conséquence.

Nous verrons que, par le passé, les toponymes étrangers ont fait l'objet de nombreux procédés de francisation ou « translation » au sens linguistique du



¹Jennifer Ocquidant est traductrice, coordonnatrice de la traduction et agente des communications à Médecins Sans Frontières Canada. Elle travaille à Toronto.



Tentative de standardisation des toponymes

La langue française possède de nombreux exonymes, c'est-à-dire les formes françaises, consacrées par l'usage, de noms étrangers, qui ont été intégrés selon divers processus et en ont fait un ensemble extrêmement hétérogène et sans logique interne. En raison de l'augmentation des échanges commerciaux et des relations internationales, la nécessité de réformer la dénomination des noms géographiques s'est faite de plus en plus criante.

En 1967 s'est tenue la première conférence du Groupe d'experts des Nations Unies pour les noms géographiques (GENUNG), chargé d'adopter des principes et d'édicter des normes et des règles pour le traitement des noms de lieux à l'échelle internationale, dans le but de limiter une prolifération incontrôlée de noms différents pour les mêmes lieux. La Division francophone du GENUNG s'est réunie en janvier 1998 lors de la 7^e Conférence sur la normalisation des noms géographiques à New York, avec la participation de plusieurs pays, dont la Belgique, le Bénin, le Cameroun, le Canada, la Côte d'Ivoire, la France, le Laos, le Luxembourg, le Mali, Monaco, la Roumanie et la Suisse. Ces conférences avaient pour objectifs d'examiner les problèmes posés par l'utilisation des noms géographiques dans les communications aussi bien nationales qu'internationales, et de proposer des solutions en vue de la normalisation de leur transcription sur les documents cartographiques.

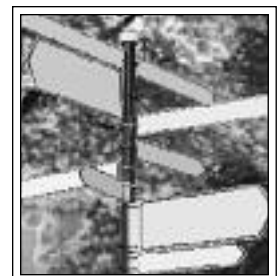
Des relations privilégiées se sont établies au sein de ce groupe entre la Commission nationale de

toponymie de France et la Commission de toponymie du Québec, qui ont élaboré en commun la version française des documents techniques préparés par le GENUNG. Pour répondre au vœu du GENUNG, ces commissions ont également collaboré à la mise au point d'une base de données toponymiques, *Le tour du monde en français*², mise en ligne en juin 2010 et contenant 898 exonymes français.

En définitive, aussi indispensable soit-il, le référencement des noms géographiques internationaux en français reste problématique et, en attendant qu'une base de données des toponymes internationaux n'atteigne le niveau d'exhaustivité requis, aucune solution n'est à elle seule satisfaisante. Parfois, c'est dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe, alors ne négligez pas l'incontournable recherche des occurrences sur Google, voire dans Google Maps, ou en dernier recours la consultation d'une bonne vieille carte topographique!

Dans tous les cas, il ne faut pas oublier qu'un nom de lieu est souvent marqué par son passé historique ou connoté de considérations politiques. Ainsi, le choix que l'on fait entre plusieurs noms n'est pas neutre. ☹

1. *Recommandations en matière de traitement en français des toponymes et des noms d'habitants des pays étrangers adoptées le 30 novembre 2000* (Conseil national de l'information géographique français) www.cnig.gouv.fr/Front/docs/cms/cntetrangererecom2000_126960236827382500.pdf
2. www.toponymiefrancophone.org/divfranco/Bougainville/recherche.aspx. Pour en savoir plus sur la genèse de ce projet franco-québécois d'envergure, consulter l'onglet Réalisation.



Violence toponymique en Bretagne

○
En Bretagne, la création de toponymes celtes découle d'un passé de compromission. L'identité nationale victime de l'Histoire... et du tourisme!

Par **Françoise Morvan**

Le lecteur risquant d'être quelque peu surpris de découvrir l'entreprise toponymique bretonne en cours, quelques précisions préalables ne seront sans doute pas inutiles.

Les quatre départements de la Bretagne actuelle comptent un peu plus de trois millions d'habitants. La plus grande partie de la région, située à l'est et appelée haute Bretagne, a (ou a longtemps eu) pour langue vernaculaire un dialecte français, le gallo, qui serait actuellement parlé par vingt-huit mille personnes, fort âgées dans l'ensemble. La basse Bretagne, située à l'ouest a (ou a longtemps eu) pour langue vernaculaire le breton, langue d'origine celtique qui serait parlée par cent soixante douze mille locuteurs, âgés de plus de soixante ans pour les trois quarts d'entre eux; le pourcentage de jeunes parlant le breton est inférieur à 1 %.

Le breton a cessé massivement d'être transmis après la Seconde Guerre mondiale pour maintes raisons, l'une d'entre elles étant l'engagement des militants nationalistes bretons aux côtés des nazis. Leur but étant de faire éclater l'État français en régions ethniquement pures, il n'est pas surprenant que l'une des premières actions du *Sonderführer* Weisgerber, en poste à Rennes, ait été d'ordonner l'unification de l'orthographe bretonne. Il y avait jusqu'alors une graphie pour trois dialectes (léonard, trégorrois, cornouaillais) et une autre pour le vannetais : en 1941 fut imposée l'orthographe surunifiée (*peurunvan*). Une race, un peuple, une orthographe.

Après la Libération, une longue guerre des orthographes opposa les militants qui refusaient l'héritage de la collaboration et les autres. Il serait intéressant d'analyser la manière dont les pouvoirs publics se sont trouvés peu à peu appuyer les seconds en vue d'œuvrer à la régionalisation, les instances régionales mises en place, et notamment l'Institut culturel de Bretagne, leur offrant à leur tour la possibilité de contrôler tout ce qui touche à la culture et, par l'intermédiaire de l'Office de la langue bretonne, de réaliser le grand rêve des autonomistes de Breiz Atao : celticiser la toponymie en vue de la reconquête politique.

We are not French

En 1989, la sociologue Maryon McDonald a publié un remarquable essai résumant par son titre le mot d'ordre du mouvement nationaliste breton : *We are not French?*. Ce qui oriente la production des toponymes est exactement ce qui a orienté la mise au point de l'orthographe surunifiée, à savoir le souci d'être aussi différent que possible du français : le travail de

l'Office de la langue bretonne consiste à fournir un habillage toponymique selon des règles supposées conformes à un état celtique idéal, autrement dit :

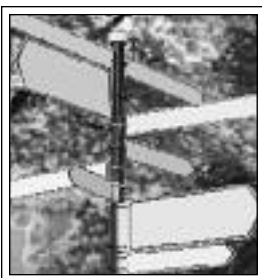
- forger des noms bretons pour les lieux-dits de haute Bretagne;
- bretonniser les toponymes français de basse Bretagne;
- transposer les noms de lieux bretons en orthographe unifiée.

Ce travail donne des résultats sidérants (Cesson-Sévigné devient *Saozon-Sevigneg*, Malestroit, *Malastred*, Réminiac, *Ruvenieg*, pour s'en tenir à quelques exemples) mais, si l'autochtone s'en étonne, pensant qu'il s'agit là du « vrai nom » retrouvé par des spécialistes, il se garde de montrer son ignorance. Et s'il vient à émettre une protestation, au nom, par exemple, de l'intrusion du breton jamais parlé en ces terroirs au lieu du gallo qu'il entend défendre, on lui explique que, le breton, « c'est bon pour le tourisme ». Ainsi rendu exotique à lui-même, est-il invité à se sentir fier d'être intéressant puisque celte.

Un mouvement de protestation s'est néanmoins fait jour en Bretagne gallèse : l'ancien maire d'une petite ville du Morbihan, Monténeuf, stupéfait de découvrir que sa commune était rebaptisée *Monteneg*, s'est appuyé sur les recherches de son frère, professeur d'histoire, pour démontrer que ces noms n'avaient jamais existé, que Malestroit apparaît dès 1387 tel quel, Réminiac, dès 856, sous la forme *Ruminiac*, et ainsi de suite. Une association a été fondée, l'AOSB (Association de protestation contre la signalisation bilingue)³ mais elle n'a guère pu se faire entendre.

Plus rares encore ont été les protestations en basse Bretagne. En 2009 cependant, le maire de Landrévarzec (Finistère) a fait appel à l'Office de la langue bretonne pour revoir les noms de la commune. Le hameau des Salles étant devenu *Ar Sal Lestudoret*, le Moulin du Lae, *Meilh Lae*, et tout à l'avenant, les visiteurs se perdaient dans la campagne, et des habitants ont prôné le retour à l'ancienne graphie, mais il est apparu que la forme normale était désormais la forme normalisée : Les Salles, lieu-dit français, étant proscrit, force était de trouver un équivalent montrant que la Bretagne est originellement distincte de la France⁴...

L'orthographe surunifiée ayant pour caractéristique première de ne pas correspondre à la prononciation, les noms des lieux-dits sont déformés : Coadernault (le Bois de Renault, devenu Ernault par métathèse) devient *Koadernod*, nom dénué de sens, qui se prononce « couadairnode », à la grande stupeur des anciens. Ainsi des milliers et des milliers de noms sont-ils défigurés...



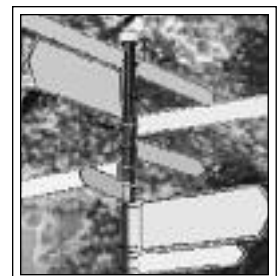
Les fondateurs de l'AOSB ont fait observer qu'à deux cents euros le panneau, des millions étaient engloutis dans cette entreprise. Le problème était bien réel mais mal posé : en des temps de restrictions budgétaires, consacrer de telles sommes à refaire la toponymie ne peut passer pour dénué de motif. En effet, l'invention d'une toponymie néoceltique relève de la nécessité de fabriquer une identité nationale légitimant le projet de faire de la Bretagne une ethnorégion autonome.

Ce projet de détacher la Bretagne de la France républicaine, aux lois sociales encore assez strictes pour entraver la marche des affaires, au code du travail jugé archaïque, aux syndicats actifs, est, de fait, à présent celui d'un lobby patronal puissant qui entend faire de la Bretagne un « tigre celtique » avec en amont l'appui des institutions régionales et en aval celui des institutions européennes⁵.

Les enjeux réels n'apparaissant pas et la résistance ne trouvant nulle part où s'exprimer, la fabrique du

cadastre peut se poursuivre à marche forcée. Encore quelques années et la toponymie de la Bretagne sera, elle aussi, surunifiée : Breiz Atao l'a rêvé, les élus régionaux l'ont fait. ☹

1. Ce pourcentage monterait à 4 % en tenant compte des élèves suivant des cours mais ils n'ont pour la plupart qu'une connaissance très superficielle de la langue.
2. Essai qui n'a jamais pu être traduit en français et s'est heurté, comme tant d'autres, à la censure du silence.
3. <http://aosb.free.fr/>
4. On pourra voir sur le site de l'Office de la langue bretonne le traitement réservé aux lieux-dits comportant le terme « Les Salles » (nom qui n'est pas donné pour français mais « d'origine francique », éludant ainsi le passage par la langue de l'envahisseur). www.ofis-bzh.org/fr/ressources_linguistiques/index-kerofis.php?m=Salles&kumun=&rummad=&p=1
5. Au sujet de ce lobby rassemblant les plus grands patrons de Bretagne (et de France), voir le site de l'Institut de Locarn et notamment l'un des articles consacrés à son université d'été, « Notre problème, c'est la France », où le modèle présenté comme à suivre est la Flandre, susceptible de faire éclater la Belgique en ethnorégions : www.ouest-france.fr/region/bretagne_detail_Alain-Glon-Notre-probleme-c-est-la-France-_8619-1491864_actu.Htm



Géographie poétique

○
Si l'on parle de la Grosse Pomme, bien des gens peuvent tout de suite situer la ville dont il s'agit. Mais qui connaît la Palmyre du Nord ?

Par Yana Denisova

La Grosse Pomme ou La ville qui ne dort jamais ; la cité des Anges ; la ville éternelle ; la ville Reine ; la Vieille Capitale... Autant d'appellations curieuses, drôles ou insolites qui se sont taillées une place dans la littérature, les médias et la langue parlée, pour remplacer respectivement les noms officiels de New York, de Los Angeles, de Rome, de Toronto et de Québec.

Les aléas de l'histoire, les réalités géographiques, économiques ou sociales et le folklore ont laissé des empreintes non seulement dans la toponymie officielle des villes et des rues, mais aussi dans les appellations populaires destinées à évoquer une certaine image des lieux.

En Russie, ces surnoms sont nombreux et particulièrement inspirés. Les poètes et les diplomates, les politiciens et le peuple, les amoureux et les détracteurs des lieux, tous y ont contribué.

Une ville surnommée Saint-Pétersbourg

La liste de surnoms la plus longue appartient à Saint-Pétersbourg. Comme s'il ne suffisait pas de trois noms différents dans les manuels d'histoire pour une seule ville (Saint-Pétersbourg, Pétrograd et Léninegrad), les Pétersbourgeois en ont inventé d'autres et ne sont pas au bout de leur créativité !

Après que la ville de Saint-Pétersbourg eut été bâtie sur les bords marécageux / Sous un ciel sombre et nuageux¹, un diplomate européen en fut tellement charmé qu'il déclara à Pierre le Grand que la nouvelle capitale était comme un miracle comparable à celui de Palmyre, ville oasis au milieu du désert de Syrie. Depuis, le surnom « Palmyre du Nord » (Северная Пальмира) fait partie du bagage culturel de la ville.

Si le pseudonyme « Ville sur Néva » (Город на Неве) se réfère à la position géographique de la ville dans l'estuaire du fleuve Néva, l'épithète « Venise du Nord » (Северная Венеция) met plutôt en relief les particularités architecturales et les aménagements urbains de la ville. En effet, la ressemblance avec la « ville des amoureux » est frappante : un réseau chaotique de canaux bordés de vieux édifices qui s'y reflètent ; une opposition des deux éléments de la terre et de l'eau, le tout forme une aura mystique qui nourrit l'imaginaire des écrivains.

Un des surnoms populaires les plus couramment utilisés dans la langue parlée, mais aussi dans la presse et dans la littérature, est l'appellation « Piter » (Питер).

Il n'est pas rare de rencontrer des qualificatifs folkloriques, tels que « Marais » (Болото), « [Saint]-Poutinesbourg » (Санкт-Путинбург) ou même

« Léninegrad » (Ленинград). Si le surnom « Marais » vient du fait que la ville fut bâtie en terrain marécageux, « Saint-Poutinesbourg » fait plutôt allusion au culte de la personnalité du premier ministre Vladimir Poutine, originaire de la ville. L'appellation traditionnelle « Léninegrad », quant à elle, est retirée des coffres quand les Pétersbourgeois se heurtent à la négligence et à l'indifférence des fonctionnaires municipaux en ce qui concerne l'image historique de la ville ou même quand il s'agit de la gestion de l'opération de déneigement.

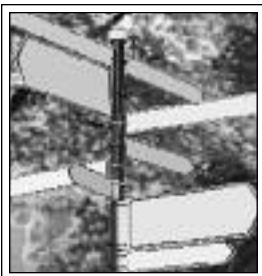
Moscou, ville des tsars

La ville de Moscou est bien enracinée dans la terre russe, car sa première mention remonte à 1147. Mais, contrairement à Saint-Pétersbourg, son nom officiel est resté intact malgré les événements historiques. Pourtant, quelques spécimens curieux se sont glissés dans la liste de ses surnoms.

A VILLE DE MOSCOU EST BIEN ENRACINÉE DANS LA TERRE RUSSE, CAR SA PREMIÈRE MENTION REMONTE À 1147. MAIS, CONTRAIREMENT À SAINT-PÉTERSBOURG, SON NOM OFFICIEL EST RESTÉ INTACT MALGRÉ LES ÉVÈNEMENTS HISTORIQUES.

Quand Saint-Pétersbourg fut désignée la capitale au début du XVIII^e siècle, *Pervoprestolnaïa* (Первопрестольная, ville du premier trône) est devenue la dénomination honorifique et solennelle de Moscou pour souligner l'ancienneté historique de la ville comme capitale, car c'est dans la cathédrale de la Dormition au Kremlin que se déroulait le couronnement des tsars.

L'image architecturale de Moscou a aussi inspiré quelques surnoms. *Belokamennaïa* (Белокаменная, ville de pierre blanche) illustre le fait qu'au XIV^e siècle, le Kremlin était entouré de remparts de pierre blanche. Ce n'est qu'un siècle plus tard qu'il arborera son revêtement rouge. *Zlatoglavaïa* (Златоглавая, ville aux bulbes dorés) évoque la multitude des églises orthodoxes, image qui est devenue la carte de visite de la Russie.



Les nouvelles réalités sociales se reflètent dans le sobriquet *Nérézinoïa* (Нерезиновая, ville qui n'est pas faite de caoutchouc, qui n'est pas élastique), pas très politiquement correct, qui fait surtout partie du langage familier et de celui de la blogosphère. Cette appellation voit le jour dans les années 1970. « Moscou n'est pas élastique » grondaient les Moscovites de souche en voyant arriver dans leur ville les travailleurs des autres régions du pays. Avec l'éclatement de l'Union soviétique, une nouvelle vague d'immigrants a déferlé sur Moscou ; le refrain est resté le même et a même gagné en popularité.

La Russie, l'état aux multiples capitales

Par ailleurs, la Russie se vante d'avoir plusieurs capitales.

Tous les Russes s'entendent pour dire que Saint-Pétersbourg, avec ses musées, galeries d'art, spectacles et concerts, est la « capitale culturelle » (культурная столица) de la Russie. Mais elle en est aussi la « capitale criminelle » (криминальная столица). La ville doit cette réputation aux nombreux films policiers sortis sur les écrans dans les dernières années.

On gratifie Rostov-sur-le-Don, près de la mer d'Azov, du titre de « capitale du Sud » (южная столица). Pourtant, c'est à Moscou que les Pétersbourgeois, qui vivent dans la « capitale du Nord » (северная столица), accordent complaisamment le nom de « capitale du Sud ».

Curieusement, Sotchi, la ville hôte des Jeux olympiques d'hiver de 2014, a la réputation d'être la « capitale des vacances » (курортная столица) et la « capitale de l'été » (летняя столица). Située au bord de la

mer Noire, la ville se targue d'avoir un climat particulièrement doux : en effet, la température moyenne y est encore plus élevée que celle de Vancouver.

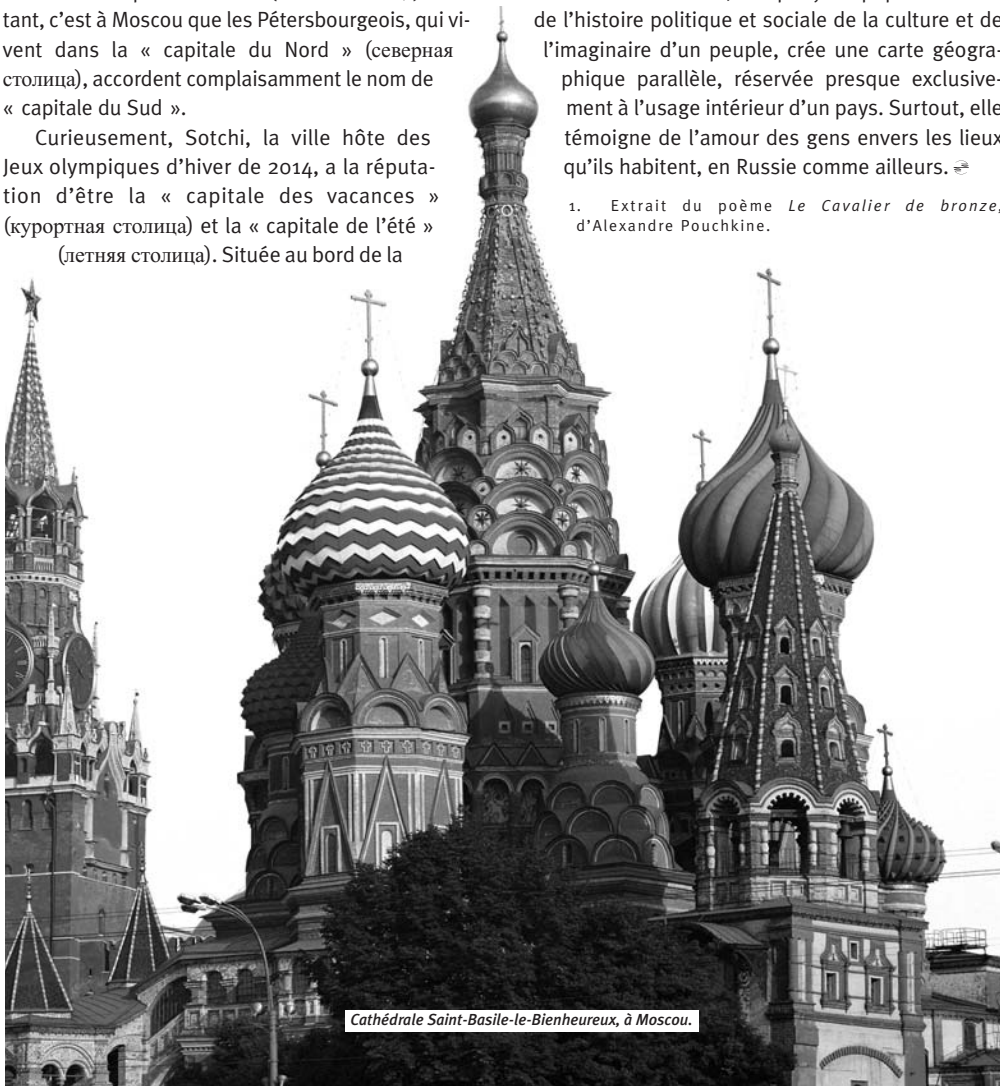
La ville de Iekaterinbourg est entourée des montagnes de l'Oural qui tiennent lieu de frontière naturelle entre l'Europe et l'Asie, ce qui lui a valu la dénomination de « capitale de l'Eurasie » (столица Евразии). De plus, la ville a donné naissance à plusieurs groupes rock et est donc considérée comme la « capitale du rock-n-roll russe » (столица русского рок-н-ролла).

Toula, ville à 150 kilomètres au sud de Moscou, se targue d'être la patrie de l'industrie des armes, des samovars et du pain d'épice. Aucune autre ville russe ne peut lui contester le statut de capitale de chacun de ces objets (оружейная столица ; столица самоваров ; столица пряников).

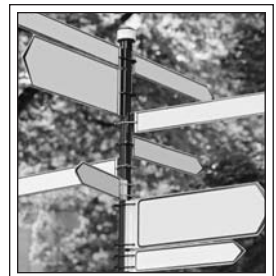
À Ivanovo, située à 230 kilomètres au nord-est de Moscou, à mi-chemin entre Moscou et Nijni Novgorod, l'industrie textile est très développée. Cette ville est donc incontestablement la « capitale du textile » (текстильная столица), mais aussi elle est reconnue comme la « ville des fiancées » (город невест) parce que de nombreuses femmes célibataires travaillaient dans les manufactures de textile après la Seconde Guerre mondiale.

Partout au monde, la toponymie populaire issue de l'histoire politique et sociale de la culture et de l'imaginaire d'un peuple, crée une carte géographique parallèle, réservée presque exclusivement à l'usage intérieur d'un pays. Surtout, elle témoigne de l'amour des gens envers les lieux qu'ils habitent, en Russie comme ailleurs. 🗺

1. Extrait du poème *Le Cavalier de bronze*, d'Alexandre Pouchkine.



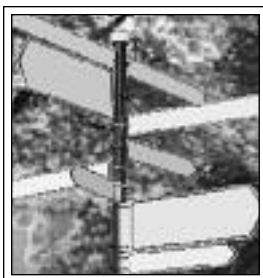
Cathédrale Saint-Basile-le-Bienheureux, à Moscou.



De la Terre du Milieu au Nombriil du Monde¹

○
 Dans la chronique
 « Curiosités » du
 numéro 106 de
 Circuit, nous vous
 avons présenté
 l'Atlas der wahren
 Namen (Atlas des
 vrais noms), le
 monde imaginé
 par Stephan
 Hormes,
 cartographe et
 propriétaire de la
 maison d'édition
 Kalimedia. Nous
 nous sommes
 brièvement
 entretenus avec
 l'auteur.

propos recueillis
 par Didier Lafond, trad. a.



Circuit : Pouvez-vous nous décrire la genèse de votre œuvre ? Comment êtes-vous passé du monde imaginé par Tolkien au monde tel que vous le concevez ?

Stephan Ormes : Je me suis basé sur le monde imaginé par J.R.R. Tolkien. En premier lieu, j'étais fasciné par les termes employés par cet auteur : Terre du Milieu, Montagne du Destin, les Montagnes grises, etc. Je suis par ailleurs un passionné de l'étymologie de manière générale. Après avoir remplacé les dénominations conventionnelles, je me trouvais sur un continent étrange et romantique que la revue *GEO* a décrit ainsi : « Lorsque tout a été déjà découvert, il ne nous reste plus qu'à essayer d'atteindre une couche plus profonde et faire surgir des choses qui nous étaient jusqu'alors cachées. »

C. : Quels ont été vos critères de recherche ?

S. H. : Je suis parti de critères de nature purement cartographique ;

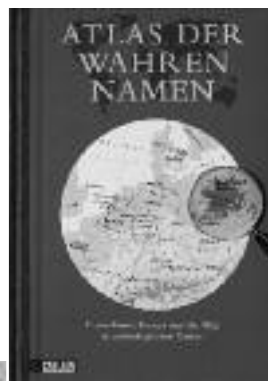
c'est au cours de mon cheminement que je me suis trouvé confronté aux divers aspects liés à l'étymologie des noms de lieu que je transcrivais : la mythologie, l'Histoire, les faits géographiques.

C. : Vos cartes sont déjà disponibles en anglais et en espagnol. Envisagez-vous de les publier en d'autres langues ?

S. H. : La version française est en cours. Il est plus facile de produire une carte que de la commercialiser ; établir un circuit de distribution est la tâche la plus ardue.

C. : Quel est votre toponyme préféré ?

S. H. : Les plus fascinants sont ceux qui découlent de l'incompréhension, tel que celui désignant Abidjan : « Nous revenons de couper des feuilles. » ☺



1. Nombriil du Monde = Mexique, probablement du nahuatl *Metzlixithlico* – *metzli* (lune) et *xictli* (nombriil)

Adresse Internet : www.kalimedia.com

L'écriture des noms de lieux étrangers dans un texte en français

Qui aurait l'idée de traduire « The River Thames is a major river of England » par « La rivière Thames est une rivière importante d'Angleterre » ? En effet, il est bien connu qu'en français, le nom de ce cours d'eau est la Tamise.

Pourtant, la règle veut que l'on ne traduise pas un toponyme. Ainsi, sauf exception, le nom d'un lieu doit être utilisé dans sa forme originale, peu importe la langue du texte dans lequel il se retrouve. Par exemple, Trois-Rivières ne devrait pas devenir Three Rivers dans un texte en anglais, mais bien demeurer Trois-Rivières. On appelle *endonyme* un nom comme ce dernier, soit un nom de lieu exprimé dans la langue locale de l'endroit où se situe le lieu nommé.

Il existe cependant quelques exceptions à cette règle. Certains endonymes ont un équivalent dans une autre langue, que l'on appelle *exonyme*. Il s'agit d'un nom géographique utilisé dans une langue pour désigner un lieu situé en dehors du territoire dont cette langue est la langue officielle. Il existe souvent un exonyme pour désigner les lieux très connus, très anciens ou qui ont été fréquentés par différents groupes linguistiques à travers le temps. Par exemple, Londres est l'exonyme de London (anglais), et Moscou est l'exonyme de Moskva (russe).

Il est à noter que la présence d'un nom de lieu dans sa forme linguistique originale dans un texte d'une autre langue n'est jamais une erreur. Ainsi, dans le doute, il est préférable d'utiliser l'endonyme. Cependant, la présence d'un exonyme français dans un texte en français facilite parfois la lecture et la compréhension, et certains exonymes sont reconnus par les experts dans le domaine de la toponymie.

Une banque riche d'information

Comment s'y retrouver alors ? *Le tour du monde en français* est une banque de données contenant les exonymes français de plus d'un millier de lieux du monde. Elle comprend des noms d'entités naturelles, de villes, de divers découpages administratifs ainsi que les noms à utiliser en français pour tous les États indépendants et leur capitale.

L'objectif du *Tour du monde en français* est de mettre en correspondance les noms de lieux dans la ou les langues officielles localement avec la forme qui est recommandée, en français, par les autorités toponymiques québécoise, canadienne, française et onusienne. La banque fournit de l'information sur la graphie du nom français et du nom correspondant dans la langue locale, ainsi que sur l'emplacement et la nature du lieu nommé.

De plus, divers renseignements supplémentaires, comme le gentilé, le genre du nom ou son emploi en contexte et l'alphabet de la langue locale, sont également disponibles. Enfin, plusieurs documents complémentaires permettent de se documenter sur les langues, les pays, les systèmes de romanisation ou sur la banque elle-même.

La consultation des données contenues dans la banque se fait à l'aide d'un moteur de recherche qui offre la possibilité de lancer des requêtes selon un mode de recherche simplifié ou avancé. La recherche avancée permet de faire des requêtes ou de créer des listes selon certains paramètres choisis, comme le pays, la langue ou le type de lieu nommé. Un mode d'emploi détaillé, qu'il est fortement conseillé de consulter lors de la première utilisation, fournit la description des paramètres de recherche ainsi que des divers champs de la banque, et guide l'utilisateur dans la compréhension des résultats.

Le tour du monde en français contient actuellement les noms de 1 192 lieux. En constante évolution, la banque sera régulièrement enrichie de nouvelles recommandations et de nouveaux noms en lien, notamment, avec des événements de l'actualité.

Ce tout nouvel outil de référence, mis en ligne en juin 2010, est le fruit d'une étroite collaboration entre la Commission de toponymie du Québec et la Commission nationale de toponymie de France, dans le cadre des travaux de la Division francophone du Groupe d'experts des Nations Unies pour les noms géographiques (GENUNG). Amorcé en 1999, ce projet de banque des exonymes français, dont les Québécois Henri Dorion et Jean Poirier ont été les premiers artisans, devait enfin voir le jour en 2003. Cette première banque de données a cessé d'être diffusée quelques années plus tard afin d'être actualisée. De nombreuses informations y ont été ajoutées et un nouvel environnement visuel a été créé en conséquence, pour en arriver à la version actuelle du *Tour du monde en français*.

Le tour du monde en français se veut un outil de recherche sérieux mais convivial, spécialisé tout en étant accessible. Il peut se révéler d'une grande utilité pour les professionnels qui font usage de toponymes étrangers dans des textes en français, dont de nombreux traducteurs. Il s'agit d'un outil de référence permettant de trouver une information juste et précise à propos des noms officiels locaux de lieux situés un peu partout sur la planète, ainsi que des noms qui les désignent en français.

Nous vous invitons à consulter ce nouvel outil de référence, disponible sur le site Web de la Division francophone du GENUNG au www.toponymiefrancophone.org/DivFranco/Bougainville/recherche.aspx.



Le tour du monde en français permet de connaître l'équivalent en français des toponymes du monde entier.

Par Marie-Ève Bisson

